XVII

Fortembois sortit à l'aube de la maison. Avant de goûter à la rudesse du plancher sur lequel il s'était finalement assoupi, il avait beaucoup parlé avec Emondine qui, sans hésiter, avait accepté sa proposition : rester en sécurité en ce lieu sous la surveillance des gardes était la solution d'autant plus efficace qu'elle était ordonnée par le Paterfiro. Les ogres n'étaient qu'obéissance passive, peu enclins à prendre des initiatives, la mère et Augustin étaient dignes de confiance et permettraient à Emondine d'entrer dans une nouvelle vie.

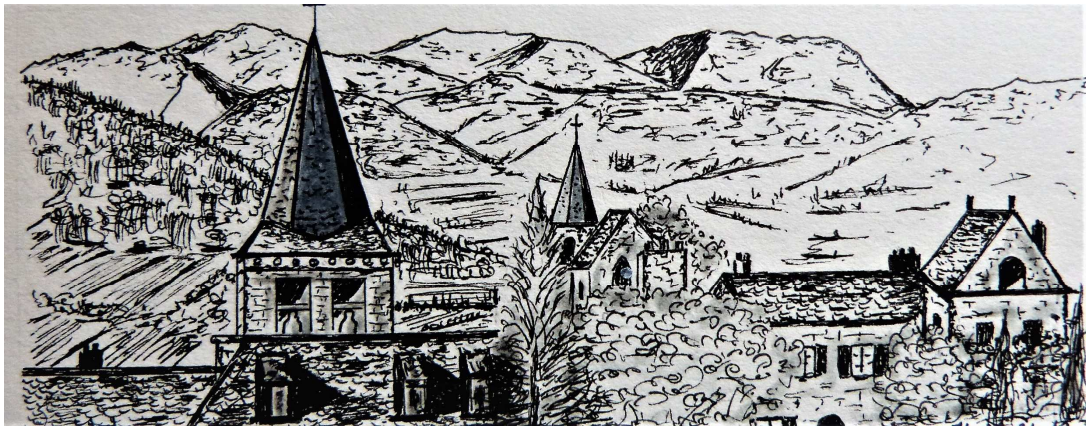
La jeune ogresse regretta simplement sa prustre mamadorne qui n'avait plus tous ses esprits mais savait lui prodiguer grande et belle tendresse :

« Et toi, que vas-tu faire ? »

Fortembois ne répondit pas. Dehors il s'avança vers le garde, un jeune ogre au crane rasé comme un œuf de papamourin (!), vigoureux tel un torillon de combat :

« Hoy, sabustre astriculier, ocule en pleinitude temporale. Sémiphore bardigule est bien hermitée. Point de mordaillerie ni ironchalerie ! Bienétrance et vacansage avé la mère et Augustin ! »

Le ton était ferme, le jeune homme opina du chef ras et retourna à son poste derrière le fourré. En prenant le chemin du village, Fortembois tourna une dernière fois la tête en direction de la maison. Il s'engageait dans une épreuve délicate et dangereuse. Reverrait-il un jour Emondine ?



Dans la vieille ferme abritant le cirque durant l'hivernage c'était, dès le matin, la grande effervescence : nourrir les bêtes, préparer le chapiteau, réparer le réparable et l'irréparable (!), mais surtout mettre la dernière main aux numéros qui feraient le succès de la saison. Elle ouvrait traditionnellement le premier dimanche de juillet sur le mail du village. Ensuite la caravane s'en irait par les vallées jusqu'aux premières grisailles d'octobre.

Dans la cour, Fortembois évita un contorsionniste, tourna autour des chevaux déjà sellés, frôla le trapéziste qui vint se balancer tête à l'envers au-dessus de lui, et pénétra dans la grande pièce qui servait de lieu de vie à la troupe :

« Salut Gustave !

L'homme leva le menton de son écuelle de soupe fumante :

- Oh ! Fortembois ! Bien longtemps qu'on ne t'avait vu ! Comment va ?

- Bien, bien…

- Tu es revenu au pays donc, c'était bien le Maroc ?

- Euh ! ... »

Fortembois n'en revenait pas et restait sans voix face à Gustave.

« J'avais oublié ! »

Il eut du mal à retenir un grand éclat de rire.

- Quoi, ventrebleu !

- Ta trogne Gustave, ta trogne ! »

Il le prit par les épaules et claqua deux baisers sonores sur ses joues. L'autre en rougit de confusion :

« Ca va, ça va !... Et à part ça, qu'est-ce que tu fais là ? Tu viens reprendre ton numéro de jonglage ?

- Oui, mais non ! Enfin, on va voir. Pour l'instant, je cherche Michel.

- Michel ? A cette heure tu le trouveras à la maison du peuple, sur la place, derrière le maréchal-ferrant mais… tu ne seras pas forcément le bienvenu ! »

Gustave fronça les sourcils.

- Je sais, mais il faut que je lui parle.

Oui, oui !Mais ce que tu ne sais pas c'est que depuis quelques temps les choses se sont durcies, et du côté de ton père et du côté des ouvriers. En plus, maintenant, tu es militaire !

- Oui ! » il s'énerva, « et bientôt militaire aviateur, l'aristocratie des militaires ! Ca te va ?
- Moi ce que j'en dis … c'est que tu as toujours été un bon gars ! Et vas, tu peux toujours lui causer.
- je te jure Gustave que s'il accepte ma proposition, il ne le regrettera pas ! »

Michel Debureau

Né le 7 octobre 1809, fils d'ouvrier métallurgiste. Il a grandi dans la vallée des ogres entre poussiers et fumées noires. C'est dans la rue qu'il développe ses capacités de souplesse et d'adresse en amusant ses camarades par des pirouettes et des contorsions. Les jours de carnaval il sera applaudi pour ses farces clownesques.
Quand la grande guerre éclate il a vingt quatre ans et n'échappe pas à la mobilisation.
Le 8 août 1915 il participe au démantèlement du fort de Vaux jugé par les généraux trop défensif pour un engagement de « mouvement ». Las, le mouvement s'enlise (!) dans les tranchées de boue noire après la première bataille de la Somme horriblement meurtrière et Michel Debureau, miraculeusement rescapé de cette épouvantable tuerie, va croupir dans les basses fosses de Verdun jusqu' à son dernier assaut.

L'éclat d'obus lui fracassera le visage le matin du 21 Juin 1917 mettant un terme à son épopée (!) militaire.

C'est à l'hôpital mixte d' Echouboulains qu'il entendra pour la première fois parler de la Révolution Russe de Février et dés l'armistice signée, il va se rapprocher des mouvements internationaux communistes qui commencent à grandir dans les milieux prolétaires. Il adhèrera à la S.F.I.O. le 2 janvier 1920.
Le 25 décembre de la même année il est au congrès de Tours, convaincu de l'adhésion à la Troisième Internationale Communiste au côté de **Fernand Loriot** et **Boris Souvarine,** et vote la scission qui fonde la Section Française de l' Internationale Communiste, futur Parti Communiste Français.

Dés lors, après avoir créé la section C.G.T.U. de la vallée des ogres il se tiendra dans l'ombre des combats ouvriers, refusant de participer aux manifestations révolutionnaires menées contre Pierre de Silavin

mais tirant les ficelles d'une lutte incessante pour qu'il pourrisse en son jardin et que triomphe la dictature prolétarienne.

En 1923, craignant d'être finalement démasqué, il quittera la vallée des ogres pour s'installer au village d'où il continuera la lutte, n'apparaissant en public que sous le masque d'un clown blanc, la longe cicatrice défigurant son visage cachée derrière un large point d'interrogation noir.

Ce masque lui permettra même, au sein de la troupe, de pénétrer tous les 14 Juillet, jour de liesse nationale, dans le palais de Gardouflin Grenouillot alias Pierre de Silavin qui accueille, en ces journées festives, les saltimbanques, mimes et lions rugissants pour que « vive le cirque ! » et se réjouisse son personnel.

La pantomime du clown blanc est, de l'avis général, des plus hilarantes.

« Bonjour Michel ! »

L'homme s'approcha, visiblement surpris. Un masque de cuir dissimulait la moitié de son visage, ne laissant apparaître de la cicatrice qu'un point rosé près de la bouche aux lèvres pâles.

- Oui ? » et reconnut Fortembois au moment où il passait sous la lampe « ah, c'est toi ! Qu' est-ce que tu veux ?

- Te parler.

- Nous n'avons plus rien à nous dire. Tu as choisi ton camp, celui de ton clan, celui de ta race, celui de ta classe. Nous n'avons plus rien à nous dire !

- Je n'ai rien choisi Michel ! Je suis le fils de Pierre de Silavin, est-ce ma faute ?

- Ne reprenons pas cette discussion. Nous l'avons eu il y a deux ans. Tu aurais pu être des nôtres, intégrer notre lutte, mener notre combat contre les suppôts barbares du capitalisme. Nous t 'avions accordé toute notre confiance au cœur de la section…

- Je n'ai pas pu, Michel, je te l'ai dit, pas pu ! C'était trop pour moi.

- A cause de toi j'ai dû quitter la vallée des ogres, me réfugier ici, me cacher, disparaître ! » le ton montait, « Félicien a été pris, emprisonné, maltraité ! Maurice, Adrien et vingt autres camarades ont perdu leur emploi, leur logement et sont aujourd'hui dans la misère avec femmes et enfants ! Et Albert, ce pauvre Albert qu'ils ont laissé mourir sur le pavé devant l'usine sans qu' aucun médecin ne puisse intervenir !

- Je ne suis pas coupable de ça, Michel . Et tu le sais ! La répression de la manif' n'est pas du fait de mon père. C'est la troupe…

- La troupe à la solde du grand capital et des banques, la troupe qui en ce moment combat au Maroc pour maintenir un état colonialiste au détriment du peuple autochtone, la troupe à la solde de l'impérialisme français et international que nous, prolétaires unis de tous les pays, abattrons pour que vienne un monde nouveau !

- Aujourd'hui je peux t'aider à abattre un de vos ennemis ! »

Debureau s'étonna :

« Ah oui ! Et qui ? »

Ils étaient tous les deux sous la lumière crue de la lampe pendue au plafond par un fil électrique gainé de papier gommé.

« Mon père !

- Ton père ? »

Il frappa violemment l'abat-jour qui se mit à balancer au-dessus de leur tête, balayant leur ombre démesurée de part et d'autre du couloir.

« Mon père, oui ! Pierre de Silavin. L'abattre !

- L'abattre, l'abattre ?

- Oui, l'abattre, le tuer. »

Debureau arrêta d'une main le balancement de la lampe.

« Viens, on sera mieux dans mon bureau. »

☼

C'était une pièce minuscule qu'encombrait presque complètement une immense table couverte de documents et de papiers divers.

« Le troisième congrès de la C.G.T.U. démarre le 26 août. Je suis en train de rédiger le discours d'introduction du président. Tiens, jette un œil. »

Fortembois parcourut rapidement la page manuscrite :

Camarades, dans notre pays, sous un gouvernement dit démocratique, c'est la vague de réaction et de répression la plus sérieuse que nous ayons connue depuis… des centaines de camarades immédiatement emprisonnés ou poursuivis...dans les geôles...contre la guerre du Maroc et contre les impôts Caillaux...la lutte contre l'impérialisme français...solidaires de tous les poursuivis et de tous les emprisonnés...plus la répression sera sauvage et plus les organisations ouvrières redoubleront d'ardeur dans la lutte...les hommes qui tombent seront remplacés... » avant que Debureau ne la lui arrache des mains :

« Il nous restera à faire l'unité syndicale et ça ? Pas gagné ! Mais, assieds-toi, je t'écoute ! »